NAISSANCE D'UNE GÉNÉRATION INTELLECTUELLE MÉDITÉRRANÉENNE DANS LES ANNÉES TRENTE

Pierre-François ASTOR

D'après une thèse soutenue à la Faculté des Lettres de Nice
sous la direction de M. Schor

La Renaissance italienne, le siècle d'or espagnol, Venise se sont effacés progressivement et la Méditerranée est restée synonyme d'Antiquité. A partir du XVIIIe siècle, les Anglais y font leur « tour », et à leur suite, tous ceux qui les imitent.

La Méditerranée est antique. Quelque part que l'on visite, c'est pour y retrouver l'antique. En 1830, Eugène Delacroix accompagne le voyage diplomatique de Charles de Mornay, comme il est de coutume à cette époque d'adjoindre à toute mission de ce type un peintre chargé d'en fixer les grands moments. Delacroix est un romantique, attiré par l'Orient où se cache le romantisme suprême. L'orientalisme en ce sens est enfant du romantisme. Il a déjà peint, à cette date, la mort de Sardanapale et les Massacres de Scio (Chios). Le 24 janvier, le jour où le navire qui transporte la mission française aborde Tanger, Delacroix écrit : « Je n'ai pas encore vu ceux qui sont drapés à la romaine[1] ». Six mois plus tard, il écrit à nouveau : « Il y a ici quelque chose de plus simple encore : il y a moins d'alliages turcs ; les Romains et les Grecs sont à ma porte : j'ai bien ri des Grecs de David, à part, bien entendu, sa sublime brosse[2] ». Le peintre à découvert la lumière, mais elle éclaire toujours l'Antiquité. A sa suite, durant le XIXe siècle, les artistes titulaires du prix de Rome traversent l'Italie, la Grèce et l'Egypte. Ils peignent inlassablement les ruines antiques. Alphonse Defrasse (1860-1939) est de ceux-là. Architecte, grand prix de Rome, il travaille à la restauration du théâtre d'Epidaure en 1893. De son « tour » en Méditerranée, il rapporte une belle collection d'aquarelles. Une seule représente l'Athènes moderne.[3]

Dans le monde des Lettres, Frédéric Mistral (1830-1914), incarne la poésie provençale. Après lui, la pensée venue du sud se rattache au classicisme français et par-delà à Rome. Elle s'oppose au romantisme anglo-saxon et germanique. L'école romane est entièrement née de cette idée. Cette éternelle querelle des anciens et des modernes, selon l'expression d'Albert Thibaudet, se déroule à Paris. Le poète grec Jean Moréas qui fait un temps office de chef de file de ce mouvement n'apporte de sa Grèce natale que l'image qu'avaient construite avant lui les Romantiques qu'il combat. Charles Maurras, originaire de Martigues en Provence, et à sa suite Raymond de la Thailhède, Maurice du Plessis ou Ernest Raynaud reprennent le même flambeau et figent la Méditerranée dans la blancheur du marbre antique. De la Méditerranée telle qu'elle est vraiment, rien ou très peu n'est perceptible. Quelques images de complaisance (le Marseillais d'opérette) coexistent avec la rigueur gréco-latine. Ainsi, Albert Thibaudet peut encore en juin 1922 consacrer un article à *La Critique du Midi* et confirmer cet état d'esprit. Il ne prend pas parti. Il évoque les deux jambes de la culture française que sont la langue d'oc et la langue d'oïl et admet que, dans chaque camp, chaque protagoniste jouerait volontiers les Sganarelle chirurgiens en coupant la jambe dont il souffre[4]. Albert Thibaudet n'y fait aucune autre allusion à la culture méditerranéenne.

1930, l'empire colonial français est à son apogée. La France gouverne les deux rives de la mer Méditerranée et célèbre avec faste le centenaire de l'Algérie. La prospérité de la colonie est essentiellement agricole. Et bien qu'elle possède la seule université de l'empire, il est admis que l'Afrique du Nord s'apparente à un désert culturel. La rive nord échappe-t-elle à cette critique. Marseille fournit Paris en acteurs de théâtre à l'accent truculent. La Côte d'Azur accueille les artistes du Nord dans les valises d'une aristocratie fortunée. Au-delà ? Or, en toile de fond, à la même époque se dessine une nouvelle génération intellectuelle, issue des deux rivages de la Méditerranée.

Pour quelles raisons, ces années ont-elles vu un renouveau intellectuel propre à ces régions ? Comment, tournant le dos à tout régionalisme, s'inscrit-il pleinement dans l'évolution

---

[1] Eugène Delacroix, lettre à Félix Guillemardet, Tanger, 24 janvier 1831 in Guy Dumur, *Delacroix et le Maroc*, Paris Herscher, 1988, p.36

[2] *Id.,* lettre à monsieur Jal, Tanger, 4 juin 1831, *op. cit.* , p.88

[3] Collection particulière

[4] Albert Thibaudet, *Réflexions sur la critique*, Paris, Gallimard NRF, 1939, p.119

littéraire française en marquant en même temps une véritable décentralisation ? Il faut en voir l'origine dans les voyages des grands écrivains français du temps vers le sud.

Mais le regard de ces étrangers au midi a changé. Il se porte davantage qu'auparavant sur les réalités mêmes du pays. Ils ne cherchent plus à interpréter ce qu'ils voient en fonction d'une culture classique acquise, ils écoutent davantage leur sensibilité personnelle. Il est naturellement impossible de ne pas citer *Les nourritures terrestres* d'André Gide. On sait que malgré les faibles tirages du début, le livre est devenu la référence obligée de plusieurs générations de lecteurs. L'exaltation des sens est vécue comme une explosion par la génération née avec le siècle. Elle va rejeter le puritanisme du XIXe siècle. Le livre certes a joué son rôle, mais il symbolise plus encore la redécouverte du corps. Le mouvement est général. Stefan Zweig écrit en 1941 *Le monde d'hier*. Il a 60 ans, il se retourne sur le monde de la Belle Epoque qui fut celui de sa jeunesse. Loin de s'abîmer dans la nostalgie d'un monde qui n'est plus, il s'enthousiasme sur la nouvelle façon de vivre de la jeunesse d'après le première guerre mondiale. Dans le chapitre intitulé « Eros matutinus », il analyse la morale du XIXe siècle qui refusait tant la promiscuité des sexes qu'elle exacerba les différences vestimentaires en exagérant les formes masculines et surtout féminines dans des costumes de plus en plus compliqués. Le but du costume était avant tout de dissimuler le corps. « Ce qui frappe aujourd'hui nos regards ingénus dans ces costumes qui prétendent désespérément cacher toute trace de peau nue ou de saine croissance, ce n'est nullement leur décence, mais au contraire la façon provocante au point d'en être pénible, dont cette mode faisait ressortir la polarité des sexes[5] ». La femme est ainsi complètement emprisonnée : « On ne permettait pas même aux éléments, au soleil, à l'air et à l'eau de toucher la peau d'une femme. En pleine mer, elles avançaient péniblement dans de lourds costumes, couvertes du cou jusqu'aux talons »[6]. Aux artifices de la Belle Epoque, il oppose le naturel sain de la génération suivante : « Tandis que le jeune homme et la jeune femme de notre temps, tous deux grands et sveltes, tous deux imberbes et portant cheveux courts, s'adaptent déjà l'un à l'autre par son extérieur, comme des camarades »[7]. Cette libération du corps et de l'esprit s'épanouit dans la nature, et tout naturellement au bord de la mer. Que l'on songe à Colette qui s'installe à la Treille Muscate à Saint-Tropez en 1926. Elle aime la Méditerranée pour ce qu'elle est : le pays de la cuisine à l'ail et à l'huile et pour les bains de mer dont elle se régale : « Lelong s'est approché de la côte et nous a laissé tomber en mer, lui et sa femme compris, pour rentrer à la nage … la mer était par caprice, glacée. Mais que tout est amusant dans la mer et au bord de la mer[8] ». Colette à 54 ans, et elle découvre les plaisirs nouveaux. Pour la nouvelle génération d'écrivains et d'intellectuels nés au bord de la Méditerranée, la mer est un plaisir naturel, familier, quotidien. On imagine mal les réunions de l'école romane sur une plage et on les situe mieux dans les cafés parisiens. Gabriel Audisio ou Albert Camus en revanche sont des méditerranéens qui grandissent au bord de la plage. « Le poisson et l'eau, Ichtus et le plongeon qui régénère, je dis que rien ne peut m'empêcher de les sentir au fond de moi comme le secret totem ancestral et des rites originels[9] ». Dans la pauvreté de l'enfance de Camus, la plage est un des luxes. « En quelques secondes, ils étaient nus, l'instant d'après dans l'eau, nageant vigoureusement et maladroitement, s'exclamant, bavant et recrachant, se défiant à des plongeons ou à qui resteraient le plus longtemps sous l'eau »[10].

---

[5] Stefan Sweig, *Le Monde d'hier*, Paris, Belfond, 1993, p.100

[6] *Ibid.,* p. 101

[7] *Ibid.*, p. 100

[8] Colette, *Lettres à Marguerite Moreno*, Flammarion, Paris, 1959, lettre de Saint-Tropez du dimanche 28 août 1927, p. 151

[9] Gabriel Audisio, *Le Sel de la Mer*, Paris, Gallimard, 1936, cité par Jean Rousselot in *Gabriel Audisio*, *le Méditerranéen*, catalogue de l'exposition consacré à l'écrivain à Marseille en 1972

[10] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1944, p.54

Albert Camus en déduisait la raison pour laquelle il fut assez peu sensible aux *Nourritures terrestres* qu'il lut adolescent, saturé qu'il était lui-même de ces « nourritures » qui étaient sa seule richesse. Dans la lecture qu'il en fit plus tard, reconnut en revanche les vertus du dénuement dont il avait besoin[11]. Le dénuement n'est pas la nudité, elle n'était pas suffisante pour faire naître une génération intellectuelle. Encore fallait-il savoir porter un regard sur le monde qui vous entoure. Or, ce regard ne peut être qu'extérieur. Ce regard c'est encore celui d'André Gide qui dans *l'Immoraliste* consacre de belles pages au désert. C'est celui d'Henri de Montherlant qui séjourne à Alger en 1925 et qui pendant plusieurs années néglige tout autre voyage vers l'Italie ou la Grèce pour « cingler » dès qu'il le peut vers la capitale africaine que beaucoup, autres que lui, auraient décrite comme totalement dénuée de charme[12]. C'est enfin, plus proche et plus fraternel pour les étudiants algérois, celui du Breton Jean Grenier. Professeur au lycée d'Alger, il promène sur la ville, le pays et les habitants une curiosité sans préjugé. Il ouvre la voie à la génération qu'il a dans sa classe : il loue la naissance d'une race nouvelle, dans un lieu nouveau et la pressent appelée à un grand devenir. « Et cette beauté humaine n'est pas réduite à la finesse des traits, à l'élégance de la ligne. Ce n'est pas une beauté mutilée. Tout participe ici de l'unité de la lumière : les corps s'élancent d'un seul jet, les yeux même ne sont qu'un épanouissement. On ne peut plus aimer ensuite les plantes d'appartement, les fleurs coupées. Une race s'affirme, qui prend une nouvelle vigueur sur un sol nouveau, de même qu'en France la vigne attaquée s'est régénérée grâce aux plants américains. On comprend ici que la force, la force physique, celle qui se présente comme un fait brutal et sans appel, soit comme l'a dit le philosophe grec, la mère de toutes les valeurs. Mais elle ne peut pas, elle ne doit pas être une valeur en soi. Nécessaire pour créer n'importe quelle valeur, elle n'a pas le droit de se présenter comme telle. Depuis longtemps l'Algérie l'a compris. L'intelligence y a de plus en plus sa place. Et peut-être dans un siècle, alors que des sociétés européennes qui paraissent inébranlables glisseront vers la paix du néant, peut-être deviendra-t-elle une nouvelle Alexandrie au confluent de tant de peuples. En attendant il reste beaucoup à faire. L'homme le plus détaché de toute préoccupation sociale ne peut rester indifférent au spectacle multiplié de la misère, de la famine et de la mort. Et à l'affirmation de Barrès nous pourrions, si nous avons fait autre chose que visiter les hôtels d'Alger et de Biskra, répondre que si les premières générations ont trouvé en Afrique des territoires presque sans fin à conquérir et à cultiver, les générations actuelles ont une action aussi vaste à entreprendre, et encore plus belle puisqu'il s'agit de sauver des hommes et de faire tomber les murs qui les séparent[13] ». Dans ces lignes se dessine presque un programme, celui que mettent en œuvre les intellectuels qui, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, commencent à agir.

Né à Marseille en 1900, Gabriel Audisio passe son enfance à Marseille. Ces dix premières années l'attachent profondément à sa ville natale et cet attachement n'est pas étranger à ses idées : « Si je n'étais pas natif de Marseille, j'eusse voulu l'avoir été »[14]. Mais son père est nommé directeur de l'opéra d'Alger. Gabriel Audisio revient en métropole en 1916, à Marseille, puis à Paris où il poursuit ses études. Il s'engage en 1918. Démobilisé après l'armistice, il prépare le concours de rédacteur de préfecture qui le ramène en Algérie, d'abord à Constantine puis au gouvernement général à Alger. Il écrit et obtient cette même année un premier prix littéraire pour *Hommes au soleil*. En 1925, il reçoit le Grand prix littéraire de l'Algérie pour son roman *Trois hommes et un minaret*. La même année, à Marseille Jean Ballard crée la revue des *Cahiers du Sud*. Les deux hommes se rencontrent en 1927 autour des peintres de la villa Abd el Tif à Alger. Sont présents Jean Alazard, qui

---

[11] Albert Camus, « Rencontres avec André Gide » in *Hommage à André Gide*, Paris, Gallimard, Nouvelle Revue Française, novembre 1951, pp. 223-228

[12] Henry de Montherlant, *Il y a encore des paradis. Images d'Alger*, P et G Soubiron, Alger, 1935

[13] Jean Grenier, *Santa Cruz et autres paysages africains*, Charlot, Alger, 1937, p. 73-75

[14] Jean Rousselot, *op. cit.,* p.2

enseigne l'art moderne à l'université d'Alger, Montherlant, Hytier, Valéry,[15] Duhamel et parmi les plus jeunes Henri Bosco qui anime la revue *Aguedal* à Rabat au Maroc et Max-Pol Fouchet, condisciple d'Albert Camus au lycée. La collaboration de Jean Ballard et Gabriel Audisio ne tarde pas. Et cela lui donne des regrets d'être de l'autre côté de la Méditerranée. « Vous m'avez fait un accueil que je n'oublierai point. Tous les sortilèges de Marseille hantent ma mémoire et les chaleurs de notre amicale rencontre. Pourquoi faut-il que l'exil m'ait envoyé sur ces côtes barbaresques quand il serait excellent de vivre dans ma cité, auprès de ce groupe si sympathique que vous avez formé autour de vous, dans cette revue qui m'est devenue chère[16] ». Cette lettre relève de la rhétorique amicale d'un moment. Gabriel Audisio poursuit sa carrière en Algérie. Elle mène à la tête de l'OFALAC (office algérien d'action économique et touristique). Il circule régulièrement entre Paris et Alger. C'est à l'OFALAC à Paris qu'Albert Camus, à la recherche d'une situation, lui écrit en 1936, pour lui demander de l'aide. Audisio ne lui était pas inconnu. Il avait lu *Jeunesse de la Méditerranée* paru en 1935 et semblait attiré par la technique mixte prose-poésie utilisée par l'auteur[17]. En 1938, Gabriel Audisio fera partie du comité éditorial de la revue *Rivages* préparée par Albert Camus et Edmond Charlot.

Avec Armand Guibert, l'axe Marseille-Alger s'élargit vers Tunis. Armand Guibert est né en 1906 dans la Haute-Garonne. Il est élevé à Saint-Sulpice dans le Tarn où il poursuit des études secondaires au petit séminaire. Puis il fait des études d'anglais à Toulouse. Il passe deux ans comme lecteur à Cambridge de 1926 à 1928. En 1928, il est nommé professeur d'anglais au collège de Sousse en Tunisie, puis lycée Carnot de Tunis en 1932. A Tunis, Guibert rencontre Jean Amrouche. Né en Algérie, berbère de Kabylie, chrétien, Jean Amrouche fait ses débuts d'écrivain. La rencontre est féconde. Ensemble ils tentent de ranimer une revue littéraire du nom de *Mirages*. Elle ne dure que trois numéros, dont un double. Au sommaire du numéro 2/3 s'inscrivent les deux protagonistes mais également Federico Garcia Lorca et Patrice de La Tour du Pin. Guibert voue une grande admiration à deux poètes encore peu connus. Figure également au sommaire de la revue, Léon Gabriel Gros (1905-1984). Il est l'introducteur de Guibert auprès de Jean Ballard à Marseille ; journaliste, traducteur, il sera rédacteur en chef des *Cahiers du Sud*. La revue se double d'une éphémère maison d'édition qui publie trois titres : *Palimpsestes* d'Armand Guibert (1933) ; *Cendres* de Jean Amrouche (1934) ; une étude collective sur La Tour du Pin. En 1934, les deux jeunes auteurs poursuivent leur entreprise éditoriale et lancent *Les cahiers de Barbarie*. Le premier numéro est un recueil de poèmes, *Bucelle* de Gabriel Audisio. Ces entreprises éditoriales sont fragiles et on ne sait trop qui de l'auteur ou de l'éditeur doit soutenir l'autre. Audisio demande à Jean Ballard de faire connaître le livre : « Je t'envoie *Bucelle*. Tu me feras plaisir en recommandant cette plaquette à tes critiques, moins pour moi (encore que j'y tienne beaucoup) que pour le valeureux Guibert. Il le mérite : personne mieux que toi ne peut savoir à quel point »[18]. *Les cahiers de Barbarie* durent jusqu'en 1938 et publient vingt numéros. Parmi les noms d'auteurs les plus connus, on relève Valéry Larbaud, Federico Garcia Lorca, Patrice de la Tour du Pin, Henri de Montherlant qui donne à Guibert le manuscrit de *Pasiphaë*. Guibert découvre aussi Roy Campbell, poète sud-africain et J.J. Rebearivello[19], poète malgache. Après 1938, Guibert et Amrouche créent les éditions Monomotapa. Puis vient la guerre. Guibert s'éloigne peu à peu de la Tunisie, laissant à Amrouche la charge des travaux communs. Après l'Algérie et le Maroc, il aboutit au Portugal. Là, il découvre

---

[15] *Les inspirations méditerranéennes* de Paul Valéry ne seront pas étrangères à *Noces à Tipasa* de Camus. Cf. les notes et variantes du texte de Camus dans l'édition de la Pléiade, p. 1333

[16] *Ibid*., p.11

[17] Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard NRF, 1996, p. 101

[18] *Op. cit*., p. 13

[19] Guy Degas : L'impact nord africain d'Armand Guibert in *Une famille de rebelles, hommage à Armand Guibert*, Carnets de l'Exotisme n°9, janvier-juin 1992, Poitiers, Le Tori Editions, p.33

Fernando Pessoa. Dès lors, il consacre l'essentiel de son énergie à faire connaître en France le grand poète portugais. La disparition des *Cahiers de Barbarie*, Henri Bosco l'attribuait à « l'indifférence barbare des temps ». Henri Bosco animait alors la revue *Aguedal* à Rabat. Moins ouverte peut-être sur le Maghreb, la revue a tout de même publié des poèmes berbères.

Enfin, l'ouverture de la librairie Les Vraies Richesses, nom emprunté à Giono, et des éditions Edmond Charlot en 1935 marque à Alger la naissance d'un foyer intellectuel particulièrement actif. Sur la mezzanine de l'étroite boutique de la rue Charras travaille un jeune étudiant à l'allure efflanquée, selon les souvenirs de ceux qui l'ont croisé là, Albert Camus. L'étudiant en philosophie est aussi écrivain et Charlot publie ses premiers essais, *L'envers et l'Endroit* (1937) et *Noces* (1939). De *Noces*, Albert Guibert fait l'éloge. Il reçoit en retour une lettre de remerciement d'Albert Camus : « Il y a des éloges dont on n'est pas fier, mais votre jugement et votre approbation sont parmi ceux que je souhaite. Je ne me fais pas trop d'illusions sur *Noces*. Je sais ce qui me reste à faire et à ne pas faire. Mais l'intelligence et le goût que je sens dans tout ce que vous écrivez m'ont rendu bien heureux en vous lisant. Et comme ces *Noces* (je m'y attendais) ont été célébrées dans l'intimité, je vous remercie très vivement de cet encouragement »[20]. Non content d'être le « conseiller littéraire » de Charlot, il anime une équipe de théâtre amateur et dirige les activités de la jeune maison de la culture d'Alger. Il publie un bulletin d'information des activités de la maison de la culture intitulé *Jeune Méditerranée*. En 1938, Camus et Charlot lancent la revue *Rivages*. Elle ne connaîtra cependant que deux numéros avant d'être interrompue par la censure au début de la guerre.

Donc, entre 1930 et 1940, un groupe de jeunes écrivains originaires de la Méditerranée ou installés sur ses rives tentent de secouer l'apathie générale en multipliant les articles, les revues et les publications littéraires. Ils ne sont pas isolés, chacun dans son coin, ils établissent des liens entre tous, conscients d'œuvrer dans un but commun, avec une philosophie commune. Telle était cette nouvelle race que Jean Grenier avait perçue et avait un peu contribué à faire naître.

A quoi correspond cette conception méditerranéenne de la culture ? Gabriel Audisio a donc été le premier à en formuler les contours. « Si la France est ma nation, si Marseille est ma cité, ma patrie c'est la mer, la Méditerranée, de bout en bout ». Et d'un bout à l'autre de cette Méditerranée, il voit régner un esprit commun autour de racines communes, non pas des racines qui plongent jusqu'à la Rome antique, ou peu importe, mais des racines pleines de vie. « Nous sommes tous frères, depuis Algesiras jusqu'à Messine, en passant par Alger »[21]. Lui aussi voit dans la Méditerranée de son époque aux peuples et aux langages mêlés « un chaudron où bouillonne le plus étonnant coulis d'existence humaine qui se puisse imaginer, aromatique et rutilant ». Sans doute est-il plus difficile aujourd'hui de sentir ce qu'il y avait de nouveau à tenir cette attitude dans la France des années 30. Ainsi, toujours dans une lettre à Jean Ballard, Audisio écrit à propos de son livre *Jeunesse de la Méditerranée* : « Je suis content de la « carrière » du bouquin ; on discute surtout cette conception que nous avons de la Méditerranée, à quoi les gens du nord ne comprennent rien. On va même me reprocher de vouloir démembrer la patrie française, ce qui me remplit d'une douce jubilation »[22].

Albert Camus qui avait lu *Jeunesse de la Méditerranée* proclame à son tour son manifeste. Il l'expose dans une conférence dans le cadre de la maison de la culture à Alger au printemps 1937 et en publie le texte dans le bulletin *Jeune Méditerranée*. Son discours, compte tenu de la période et de ses engagements idéologiques est très politique. Promouvoir une culture méditerranéenne, selon Camus, n'est pas renouer avec la tradition maurrassienne et nationaliste de la latinité. Il ne s'agit ni d'asservissement à la tradition ni d'un nationalisme méditerranéen qui nierait l'internationalisme, mais d'une redécouverte d'une culture vraie,

---

[20] *Ibid*., p. 71
[21] *Op. cit*., p. 1-2
[22] *Op. cit*., p. 13

vivante à laquelle l'internationalisme peut redonner sa vocation. Il n'est pas non plus question d'affirmer la supériorité de la culture méditerranéenne sur une autre. « L'homme, écrit-il, s'exprime en accord avec son pays. Et la supériorité dans le domaine de la culture réside seulement dans cet accord. Il n'y a pas de culture plus ou moins grande. Il y a des cultures plus ou moins vraies ». La Méditerranée, avec ses dix pays qui la bordent (l'Afrique du Nord constituant sans doute un seul pays dans son esprit) forme une patrie. Non pas celle abstraite pour laquelle on meurt mais celle bien réelle qui donne envie de partager le goût de la vie. La force de la Méditerranée, c'est qu'à chaque fois qu'elle entre au contact d'une doctrine, elle la force à s'adapter. Elle, reste intacte : c'est vrai pour le catholicisme autant que pour le fascisme italien si différent de celui de l'Allemagne. Ces doctrines peuvent vivre humainement dans des pays où la loi qu'on impose est inhumaine. L'héritage de l'ordre latin, conçu par les traditionalistes et qui permet par exemple de cautionner la conquête de l'Ethiopie par l'Italie mussolinienne, n'est pas la culture méditerranéenne. Camus joue ici Athènes contre Rome, la vie, « les cours, les cyprès, les chapelets de piments », contre le raisonnement abstrait, Eschyle contre Euripide, les Apollons doriques contre les copies du Vatican. La communauté de vie qui rassemble tous les habitants de la Méditerranée, la rencontre et la cohabitation de l'Orient et de l'Occident tel que l'incarne l'Afrique du Nord, la civilisation vivante et bariolée, bavarde et débraillée (contrairement au nord « boutonné jusqu'au col) qui transforme les doctrines à son image, telle est la Méditerranée et sa culture. Elle saura adapter le collectivisme à sa façon (comme, selon Camus, elle l'a déjà fait du collectivisme médiéval) et ne sera jamais soumise au collectivisme russe. Il appartient aux Méditerranéens de réhabiliter la Méditerranée, de la reprendre à ceux qui l'ont figée dans l'idée de la latinité et de retrouver dans la culture cet « aspect qui favorise l'homme au lieu de l'écraser ». Le rôle de l'intellectuel dans cette affaire est délicat. Il ne doit ni se détacher de la réalité pour se nourrir d'abstraction, ni rester centré sur sa propre personnalité mais au contraire vivre dans le monde. Et Camus conclut en affirmant : « Dans le monde de violence et de mort qui nous entoure, il n'y a pas de place pour l'espoir mais il y a peut-être place pour la civilisation, la vraie, celle qui fait passer la vérité avant la fable, la vie avant le rêve. Et cette civilisation n'a que faire de l'espoir. L'homme y vit de ses vérités ».

Le texte de cette conférence vaut la peine d'être lu. Il est surprenant en ce qu'il reflète tout à fait la personnalité d'un homme qui n'a jamais caché son bonheur d'être né au bord de la Méditerranée et qui n'a jamais éprouvé le complexe des gens du sud, à une époque où il était de bon ton, société industrielle oblige, de copier les gens du nord. Ce texte ne manque pas de quelques contradictions. Pour combattre la latinité soi-disant chère à Maurras (qui était autant helléniste que philhellène), Camus ne fait pas moins œuvre de latino centrisme en estimant que la Méditerranée est une communauté linguistique latine. Il oublie l'arabe. Mais devant un auditoire francophone, c'est un jeune homme enthousiaste qui exprime avec conviction l'ambition culturelle qu'il a pour la Méditerranée, et surtout pour la ville dans laquelle il est né et dans laquelle il vit. Et son œuvre réalisée à Alger avant-guerre (il a entre 24 et 27 ans), qu'il s'agisse de l'écriture de *Noces* ou des activités théâtrales ou éditoriales, est à la hauteur de cette ambition[23].

Après la courte expérience de *Jeune Méditerranée*, organe de la Maison de la Culture d'Alger, Edmond Charlot et Camus travaillent à la parution d'une nouvelle revue de culture méditerranéenne. Gabriel Audisio participe au lancement de cette revue. Pour *Rivages*, Camus, une fois encore, se charge de publier un manifeste. « La naissance d'une revue a toujours sa raison. *Rivages* nourrit pourtant l'ambition de ne répondre à aucune nécessité actuelle. Elle naît d'une surabondance de vie… A l'heure où le goût des doctrines voudrait nous séparer du monde, il n'est pas mauvais que des hommes jeunes, sur une terre jeune, proclament leur attachement à ces quelques biens périssables et essentiels qui donnent un sens

[23] Albert Camus, La culture indigène, la nouvelle culture méditerranéenne in *Jeune Méditerranée* n°1, avril 1937. Le texte est reproduit dans Albert Camus, *Essais*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1965, p. 1321

à notre vie : mer, soleil, et femmes dans la lumière. Ils sont le bien de notre culture vivante, le reste étant de la civilisation morte que nous répudions…[24].

En quoi consiste cette ouverture méditerranéenne proclamée en manifeste par ces jeunes auteurs. On pourrait en premier lieu évoquer l'amitié. Entre eux qui se reconnaissent, au premier coup d'œil sans se connaître, se tissent des liens solides. Ainsi de Jean Ballard et Gabriel Audisio, d'Armand Guibert et de Jean Amrouche. On peut citer en exemple Albert Camus et Emmanuel Roblès, « frères de soleil », pour reprendre le titre du dernier livre que Roblès écrivit en 1995, quelques temps avant sa mort [25]. Emmanuel Roblès raconte son incursion au Vraies Richesses et la sympathie immédiate qui s'est établie entre Camus et lui. Roblès, encore, était en classe avec Mouloud Feraoun. Ils avaient créé ensemble une revue à l'école normale de La Bouzaréah. Ils resteront toujours liés et le premier facilitera la première publication du second. Autour de Camus et Charlot gravitent également de nombreux artistes et écrivains : Claude de Fréminville (futur directeur d'Europe 1, sous le nom de Claude Terrien), Blanche Balain, Jeanne-Paule Sicard, Louis Bénisti ou Jean de Maisonseul, etc… Entre eux aussi, l'amitié occupera une place très importante dans les années qui suivront et durant toute leur carrière ou leur vie. Ce sens de l'amitié, Camus l'avait cultivé sur les stades de football et sur les planches du théâtre amateur.

L'ouverture de ces jeunes méditerranéens se veut tous azimuts. Elle vise jusqu'à l'Egypte de l'Italien Ungaretti ou du Grec Cavafy. Cependant cette Méditerranée là est assez lointaine. Les voyages en Grèce font rêver mais ils sont difficiles et les contacts tout autant, qui les privent de découvrir ceux qui à Athènes s'éveillent à la même époque. On pense notamment au poète Georges Séféris, dont la famille réfugiée de Smyrne en Asie mineure s'est installée dans la capitale hellénique. En revanche, ils témoignent d'un vif intérêt pour l'Espagne, où beaucoup ont aussi des racines familiales. A Alger, Camus met en scène *La Célestine*, grand classique du théâtre espagnol. Sa première pièce qu'il écrit en collaboration avec Yves Bourgeois, Alfred Poignant et Jeanne-Paule Sicard, *Révolte dans les Asturies*, s'inspire d'un événement qui prélude à la guerre d'Espagne. Jeanne-Paule Sicard prépare aussi une traduction d'une pièce de Cervantès inédite en français, *Les Bagnes d'Alger*. Elle traduit aussi, pour la *Revue Algérienne*, des articles sur Goya signés par le poète espagnol José Bergamin, encore mal connu en France aujourd'hui. Et puis, de Marseille à Tunis en passant par Alger, tous se reconnaissent en Federico Garcia Lorca, qu'ils traduisent, eux-mêmes, et publient. Le traducteur de Lorca chez Gallimard, André Belamich est issu de ce groupe d'Alger. La vie de Garcia Lorca n'est pas sans ressemblance avec la leur, dans son intensité ou sa passion et son expérience du théâtre amateur[26].

Leur centre d'intérêt c'est naturellement l'Afrique du Nord où tout reste à découvrir. L'archéologie, la musique, la peinture, les écrivains. On peut ainsi citer qu'ils sollicitent le musicien Charles Koechlin pour un article sur l'orientalisme dans la musique française, qu'ils s'intéressent à Mohammed Racim, le miniaturiste né en Algérie en 1896 ou qu'ils se soucient particulièrement du rapprochement entre les populations qui vivent en Afrique du Nord et qu'ils craignent de voir s'écarter les unes des autres chaque jour davantage. Par delà la mer, ils s'intéressent aussi à l'Italie, qui se visite plus facilement que la Grèce, à l'actualité des écrivains français, à Rainer Marie Rilke ou au théâtre élisabéthain.

Alors qu'elle n'a pas encore atteint sa maturité littéraire, cette génération est happée par la guerre. Elle va curieusement lui servir et la mêler à l'intelligentsia française. Brutalement le contact entre les deux rives est coupé. Après 1942, l'Afrique du Nord devient le théâtre des opérations politiques qui annoncent le retour de la France dans la lutte contre l'Allemagne nazie. Autour d'Edmond Charlot, c'est une France combattante et littéraire qui

---

[24] Camus, *Essais*, Paris, NRF, Gallimard, La Pléiade, 1965, pp. 1329-1331

[25] Emmanuel Roblès, *Frère de soleil*, Paris, Le Seuil, 1995.

[26] Emmanuel Roblès, *Federico Garcia Lorca*, Pézenas, Domens, 1998. Il s'agit d'une réédition d'une conférence d'Emmanuel Roblès de 1949

se presse et le jeune éditeur ajoute à son catalogue des noms prestigieux, comme Gide, Vercors ou Gertrude Stein. Charlot et Amrouche, sous la férule de Gide créent la revue *L'Arche*. La revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet connaît un destin prestigieux. Mais en quittant Alger, le gouvernement emporte tout avec lui. C'est à Paris désormais que tout se centralise à nouveau. Edmond Charlot l'apprendra à ses dépends. Parti à la suite du mouvement de libération, il reviendra ruiné en 1947. Dix ans plus tard, la guerre d'Algérie vient brouiller les pistes et sonner le glas de ce mouvement littéraire. De Paris ou de Marseille, les Camus ou les Audisio assistent impuissants à l'effondrement de ce qui fut leur rêve, une communauté culturelle unie. Aucun pourtant ne veut renoncer. Audisio, Roblès, Charlot, Guibert retournent en Algérie même après l'indépendance et entretiennent des liens étroits avec la jeune littérature de l'Afrique du Nord. Mais cette génération alors vieillissante ne parvient pas véritablement à donner naissance à des héritiers sur la rive nord de la Méditerranée.